



AHMED ABODEHMAN

Né en 1949

ARABIE SAOUDITE

*Ahmed Abodehman a fait ses études à Ryad puis choisit de s'installer à Paris en 1982. Il a publié en français son premier roman, *La Ceinture*, en 2000.*

La Ceinture, Gallimard « Haute enfance », 2000

Un récit autobiographique dans lequel l'auteur décrit ses tiraillements entre la tradition et l'attachement aux racines et sa découverte d'autres cultures.

Avant l'ouverture de l'école, le village avait son propre système d'éducation ; ainsi, ma mère me disait que l'homme n'est pas un homme s'il n'a pas ces trois caractéristiques du chat : finir son repas, connaître ses ennemis et enfouir ses excréments, et ces trois caractéristiques de l'âne : boire lentement et suffisamment, porter sa charge et connaître son chemin. Le directeur de l'école réussit à convaincre les pères que leurs fils étaient désormais ceux du gouvernement, qui veillerait à notre avenir, que nous allions devenir directeurs comme lui, officiers ou même ministres — un mot qu'on n'avait jamais entendu jusque-là. Un jour, l'instituteur d'arabe nous a demandé de décrire l'avenir auquel nous aspirions. Je n'ai pas hésité à dire que je voulais devenir roi, tandis que mon voisin désirait vivre et mourir auprès de son troupeau.

Je ne suis jamais allé à l'école sans avoir auparavant aidé mon père aux champs, comme tous les autres élèves. Mon père rentrait de la mosquée après la prière de l'aube. Ma mère avait déjà nourri le taureau et préparé le café. Je me levais, faisais la prière et nous partions tous les trois, le taureau, mon père et moi. J'allais pieds nus comme le taureau et comme mon père. Les chaussures et les vêtements de l'école étaient à part, dans un sac ; dès que ma mère arrivait pour me relayer, je m'habillais pour aller à l'école.

Dès l'ouverture, nous nous mettions en rangs. Chaque classe avait son instituteur, chargé de veiller à la discipline et à la propreté de ses élèves, une tâche difficile à remplir puisque nous revenions des champs ! Comme j'étais le meilleur élève, j'étais chargé de présenter le drapeau tous les matins — le drapeau du pays avait remplacé celui de la tribu. Je rendais hommage au roi, au prince héritier, au ministre des connaissances et aux membres de l'enseignement, et tous les élèves répétaient après moi, pendant que nos parents, eux, célébraient leurs champs.

Le lendemain, j'arrivai le premier à l'école, habillé en étranger. Toute la famille avait pris part à cette métamorphose. J'ai saisi le drapeau et je l'ai brandi à deux mains, mais chaque

fois que je disais : « Vive le roi ! », je sentais la ceinture glisser. Elle était en tissu, et nous l'avions pourtant bien serrée, après avoir fait plusieurs ourlets au pantalon. Quand j'en suis arrivé à «Vive le ministre ! », mon pantalon était par terre ; or, j'étais sans caleçon ! Heureusement la chemise, beaucoup trop grande, me recouvrait jusqu'à mi-cuisses ! Mon professeur s'est précipité pour remonter mon pantalon, et le tenir jusqu'à la fin de l'hommage. Le jour suivant, je suis retourné à l'école habillé de façon traditionnelle.

Ahmed Abodehman, *La Ceinture*, Gallimard « Haute enfance », 2000